

## Orthôs chez Hérodote

Hérodote, historien grec du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et auteur des *Histoires*, est non seulement l'un des plus anciens prosateurs de langue grecque, mais aussi quasiment le seul dont l'œuvre nous soit parvenue et qui ne soit pas athénien. Il ne travaille donc pas pour la gloire et le renom de celle qui est déjà, à son époque, la cité dominante sur le plan politique et qui le devient sur le plan intellectuel. Avec les *Enquêtes*, puisque tel est le vrai sens du grec *Historiai*, une œuvre considérable, partagée en neuf livres, il raconte les deux grands conflits que les Grecs durent soutenir contre les visées expansionnistes de l'empire perse : la particularité de l'ouvrage est que les guerres médiques n'occupent que les trois derniers livres, les six premiers étant consacrés à l'histoire de l'empire perse, avec de longs passages sur les différents peuples annexés, passages qui relèvent de l'ethnographie plus que de ce que nous entendons traditionnellement par histoire.

Hérodote est cependant le « père de l'histoire » : est-ce à dire qu'il est le premier prosateur à assumer la fonction, jusque-là dévolue à la poésie épique, de garder le souvenir des hauts faits du genre humain<sup>1</sup> ? Il est certes le seul dont l'œuvre ait survécu, mais pas le premier à le faire : Denys d'Halicarnasse cite toute une série d'historiens antérieurs, le plus connu étant sans doute l'ionien Hécatée de Milet, qui écrivit une *Périégèse* décrivant les peuples étrangers et leurs coutumes, ainsi que des *Généalogies* ; alors pourquoi ce dernier n'est-il pas « le père de l'histoire » ? Du fait, principalement, de l'importance de la mythologie dans son œuvre, alors qu'Hérodote est un des premiers représentants de l'esprit grec, dans le sens où il est le premier à faire de l'histoire sans les dieux : non qu'il nie leur existence ou même leur rôle, mais il fait preuve toujours d'une

---

1 Cf. le début μήτε ἔργα μεγάλα τε καὶ θαυμαστά, τὰ μὲν Ἕλλησι τὰ δὲ βαρβάροισι ἀποδεχθέντα, ἀκλεᾶ γένηται, « (pour que) les grands et admirables exploits, accomplis tant par les Grecs que par les barbares, ne soient pas sans renom ». Sur le lien entre cette introduction et l'épopée, cf. Bakker 2002.

remarquable prudence, d'une remarquable objectivité quand à la réalité de cette action, et ce trait est important pour notre étude, si l'on admet – mais cela se discute – que les *Enquêtes* sont recherche de la vérité.

Mais Hérodote est aussi, selon une formule célèbre, « le père des mensonges » et dès l'antiquité, Aristote comme Plutarque (qui lui consacre un traité entier) lui reprochent de fabuler ; même si la Renaissance l'a quelque peu réhabilité, on blâme encore sa méthode, qui est de rapporter tous les récits dont il a pu avoir connaissance, sans guère, le plus souvent, critiquer ou hiérarchiser ses sources (que l'on ne connaît d'ailleurs pas, sauf rarissimes exceptions). Il est ainsi traditionnellement opposé à Thucydide, en référence notamment au célèbre passage de la *Guerre du Péloponnèse*, où ce dernier définit sa méthode historique, sa volonté de laisser un « trésor pour toujours » en opposition à ses prédécesseurs, qui ne parleraient que pour charmer l'auditoire : ce passage serait une attaque directe contre Hérodote, d'autant plus que l'Ionien donna des aperçus de son œuvre lors de lectures publiques. Ce n'est pas la question qui nous intéresse le plus ici, mais elle pose notre problématique, à savoir : Hérodote dit-il la vérité ? Et quelle vérité ? Son propos est-il seulement de dire la vérité ? L'étude du mot *orthos* peut nous aider à préciser la position d'Hérodote sur ce point.

Les études lexicales sur Hérodote sont rares : l'énormité de l'œuvre, la complexité de sa structure, qui enchâsse et imbrique des récits les uns dans les autres, ont conduit à des études majoritairement sur la composition et les problèmes de narratologie. W. Luther (1935), a conduit quelques analyses sur l'expression de la vérité en grec, en partie reprises et affinées par C. Darbo-Péchaniski (1987) pour le cas d'Hérodote ; l'on distingue ainsi, pour l'expression de la vérité, l'*alètheia*, vérité éternelle et exhaustive, peu évoquée par Hérodote, car elle n'est pas de dimension humaine et ne peut être que l'apanage des dieux. L'historien utilise plus souvent l'adjectif *atrèkès*, qui exprime la précision et sous-entend une recherche : il correspond mieux au but de l'enquête hérodotéenne, et C. Darbo-Péchaniski analyse finement son emploi par Hérodote. En revanche, les deux auteurs ne consacrent que très peu de place à *orthos*, traduit par « justesse » (sans expliquer la nuance entre l'exactitude et la justesse !). Il y a donc là un manque que nous nous proposons d'essayer de combler.

Si l'on examine l'histoire du mot, il est attesté dès Homère, et dans toute la poésie épique, avec l'unique sens de « droit, placé en position vertical »<sup>2</sup> ; à partir peut-être de la poésie lyrique, et sûrement de la tragédie, apparaissent les sens figurés de « conforme à une norme » (le plus souvent implicite), « correct », d'où vont dériver également les valeurs de vérité et de justice. Ce glissement offre bien sûr des usages rhétoriques ; ainsi chez le tragique Eschyle, contemporain d'Hérodote, l'on voit comment, lors du jugement d'Oreste, l'on glisse d'un témoignage « exact » (conforme au fait) à

---

2 Cf. Coin-Longeray 2007.

un témoignage « vrai » et « conforme à la justice »<sup>3</sup>. La polysémie, le flou du concept rendent donc son examen, dans le cadre d'une recherche sur la notion de vérité chez Hérodote, particulièrement intéressant. À noter que ces notions connexes sont principalement portées par l'adverbe de manière *orthôs* : l'adjectif et le verbe se limitent plus souvent au sens spatial, et Hérodote se conforme généralement à cette règle. Nous examinerons donc surtout les emplois de l'adverbe.

Les occurrences se trouvent presque exclusivement dans des contextes de paroles, soit discours des personnages, soit commentaires de l'auteur; On connaît l'importance chez Hérodote de ce qu'on appelle les λόγοι, que l'on désigne par ce nom les différents récits qui s'imbriquent, ou, de façon plus restrictive, les récits des personnages. Comme Hérodote ne définit jamais sa méthode : les passages de raisonnement, où l'auteur explique pourquoi il admet ou rejette telle ou telle version, sont rares par rapport à la masse narrative, mais d'autant plus précieux que ce sont eux qui montrent le travail de l'historien.

## 1) Conformité

Le sens le plus courant et le plus neutre de l'adverbe est celui de conformité à une norme, implicite ou explicite : conformité avec la norme de la justice à propos du Spartiate Glaukos, qui prétend ne pas se souvenir d'une somme d'argent qui lui avait été confié en dépôt **Hist 6.86,beta.39** βούλομαι δὲ ἀναμνησθεῖς ποιέειν πᾶν τὸ δίκαιον, καὶ γὰρ εἰ ἔλαβον, ὀρθῶς ἀποδοῦναι, καὶ εἴ γε ἀρχὴν μὴ ἔλαβον, νόμοισι τοῖσι Ἑλλήνων χρῆσομαι ἐς ὑμέας. « je veux bien, si je m'en souviens, faire tout le juste et, si je l'ai reçu, vous le rendre *orthôs*, et si je n'en ai pas reçu le début, user envers vous des lois des Grecs. ». Même contexte, mais avec l'adjectif et non l'adverbe, à propos de la renommée de Déiokès **Hist 1.96.15** οὕτω ὥστε πυνθανόμενοι οἱ ἐν τῆσι ἄλλησι κώμησι ὡς Δηϊόκης εἶη ἀνὴρ μόνος κατὰ τὸ ὀρθὸν δικάζων « de sorte que ceux des autres villages, apprenant que Déiokès était le seul homme à juger *selon l'orthos* ». La présence du vocabulaire propre de la justice (*dikaion, dikazôn*) n'est pas une simple variation lexicale : elle indique que *orthôs* ne signifie pas « juste », mais « en conformité avec les règles de la *dikè* ». Le paradoxe – sans que l'on puisse en tirer une interprétation – est que ces deux personnages, pareillement réputés pour leur sens de la justice, agissent fort mal : Déiokès, porté au pouvoir, va se

---

3 Dans les Euménides, Apollon demande de compter « exactement » les suffrages (748) ; Athéna demande aux premiers témoins (les Érynyes) de rapporter « exactement » les faits (583) ; enfin Apollon annonce que dans son plaidoyer il va parler *orthôs* : il est clair que le dieu, avec une certaine mauvaise fois, sans doute proche de celle des orateurs classiques, mélange les faits et leur interprétation.

révéler le pire des tyrans et Glaukos refuse de rendre l'argent prêté (et en sera puni par la suite).

La norme peut être tout à fait autre chose, comme lorsque les conseillers du roi Amasis, d'origine populaire, lui reprochent sa conduite **Hist 2.173.6** ἔπινέ τε καὶ κατέσκωπτε τοὺς συμπότας καὶ ἦν μάταιός τε καὶ παιγνιήμων. Ἀχθεσθέντες δὲ τούτοισι οἱ φίλοι αὐτοῦ ἐνουθέτεον αὐτὸν τοιάδε λέγοντες· "ὦ βασιλεῦ, οὐκ ὀρθῶς σεωυτοῦ προέστηκας ἐς τὸ ἄγαν φαῦλον προάγων σεωυτόν· σὲ γὰρ ἐχρῆν ἐν θρόνῳ σεμνῶ σεμνὸν θωκέοντα δι' ἡμέρης πρήσσειν τὰ πρήγματα· « il buvait, taquinait ses invités, et il était frivole et badin. Ses compagnons, offensés de cette conduite, le morigénaient en lui disant : ô roi, tu ne te gouvernes pas *orthôs*, te conduisant trop dans la bassesse ; il faudrait, sur un trône auguste, siéger augustement en t'occupant toute la journée ». La norme à laquelle manque Amasis est explicitée : une attitude grave et pleine de dignité, seule acceptable pour un roi.

L'examen des emplois hors Hérodote, notamment dans la tragédie, montre que les normes auxquelles se réfère *orthôs* peuvent être très variables : ce n'est pas le cas chez l'historien, puisque, en dehors des deux occurrences autour de la justice (emploi déjà très courant chez les auteurs tragiques), c'est la seule fois où l'adverbe est ainsi employé, pour faire référence à une conduite supposée correcte. L'occurrence se trouve dans le discours de personnages accessoires, et l'on peut estimer qu'il s'agit d'une façon de parler que l'auteur ne reprend pas à son compte, d'une sorte de « couleur locale ». En effet, presque toutes les occurrences s'appliquent à la « correction » de paroles et/ou de raisonnements.

## 2) Bien appeler

L'adverbe est appliqué au verbe καλέω « appeler, nommer » dans cinq occurrences, mais ce syntagme recouvre des réalités diverses : la correction d'une traduction tout d'abord. Elles sont relativement rares chez Hérodote : ainsi quand, dans les passages ethnographiques, il indique les dieux de tel ou tel peuple, il se contente souvent de donner directement les équivalents grecs ou, au pire, comme dans le passage sur les Égyptiens, une liste des noms indigènes directement suivis de leur équivalent grec. Il se trouve deux exceptions à ce principe, la première dans la présentation des divinités scythes **Hist 4.59.9** Ὀνομάζεται δὲ σκυθιστὶ Ἰστίη μὲν Ταβιτί, Ζεὺς δὲ, ὀρθότατα κατὰ γνώμην γε τὴν ἐμὴν καλεόμενος, Παπαῖος, « Hestia est nommée en langue scythe Tabiti, et Zeus, appelé *de la façon la plus orthôs* selon moi, Papaios. ». L'emploi du superlatif, et surtout la présence de l'adverbe, qui n'a rien d'indispensable, indique soit une hésitation sur le dieu (plusieurs

figures divines qui pourraient être assimilées à Zeus), soit l'existence de plusieurs noms, une incertitude dans la transcription d'une prononciation étrangère. La deuxième explication est la plus probable, car cette idée du nom juste, adapté, se trouve déjà chez les Tragiques et il ne s'agit jamais d'hésiter sur le signifié, mais toujours sur le signifiant, pour savoir quel mot convient le plus à la nature de la chose désignée<sup>4</sup>.

La deuxième traduction est celle des noms des rois perses **Hist 6.98.10** Δύναται δὲ κατὰ Ἑλλάδα γλῶσσαν ταῦτα τὰ οὐνόματα, Δαρειὸς ἐρξίης, Ξέρξης ἀρήιος, Ἄρτοξέρξης μέγας ἀρήιος. Τούτους μὲν δὴ τοὺς βασιλέας ὧδε ἂν ὀρθῶς κατὰ γλῶσσαν τὴν σφετέρην Ἑλληνες καλέοιεν. «ces noms peuvent (signifier) en langue grecque, Darius "répresseur", Xerxès "guerrier", Artaxerxès "grand guerrier". Les Grecs ainsi nommeraient *orthôs* ces rois dans leur langue. » Dans ce cas, l'adverbe souligne, dans une tournure hypothétique, la possibilité des Grecs de nommer ces rois par le sens de leur nom, et la signification de l'adverbe est clairement double, exprimant le fait que non seulement la traduction est ici correcte, mais également que les noms de ces rois sont parfaitement adaptés à ce qu'ils sont, selon la croyance grecque du non-arbitraire du signe, en tout cas pour les anthroponymes : ces rois sont donc voués à conquérir et à faire la guerre, notamment aux Hellènes.

Cette « correction », dans le sens d'une adéquation entre le signifié et le signifiant, se trouve en-dehors du contexte de la traduction, quand l'auteur décrit le lac à la source d'un fleuve **Hist 4.52.4** Ὑπανίς ποταμὸς ὀρμαῖται μὲν ἐκ τῆς Σκυθικῆς, ῥέει δὲ ἐκ λίμνης μεγάλης τὴν περίξ νέμονται ἵπποι ἄγριοι λευκοί· καλέεται δὲ ἡ λίμνη αὕτη ὀρθῶς μήτηρ Ὑπάνιος. « le fleuve Hypanis vient de la Scythie, il coule depuis un grand lac autour duquel paissent des chevaux sauvages blancs ; ce lac est appelé *orthôs* mère de l'Hypanis. ». L'adverbe exprime ici un jugement, favorable, sur une appellation dont l'auteur ne donne pas l'origine, mais qui n'est pas la sienne ; ce n'est peut-être pas le cas du deuxième emploi de ce type, quand l'historien évoque une des expéditions doriennes **Hist 5.76.8** ἐπὶ πολέμῳ ἐσβαλόντες καὶ δις ἐπ' ἀγαθῷ τοῦ πλήθους τοῦ

4 Cf. Eschyle *Sept* 404-6 τῷ τοι φέρωντι σῆμ' ὑπέροκομπτον τόδε | γένοιτ' ἂν ὀρθῶς ἐνδίκως τ' ἐπώνυμον | καὶ τὸς καθ' αὐτοῦ τηנד' ὕβριν μαντεύσεται. « celui qui porte cet emblème fastueux, (la nuit) se trouvera avoir été sa véritable et juste devise, et lui-même se sera présagé son opprobre » (à propos de Tydée), et 829-30 οἱ δὴτ' ὀρθῶς κατ' ἐπώνυμίαν | (κλεινοὶ τ' ἔτεόν καὶ πολυνεικεῖς ) | ὄλοντ' ἄσεβει διανοῖα. « ils ont bien répondu à leur nom ! Vrais Polynices, une fureur impie les a perdus. »

Sophocle *Frag.* 965 {ΟΔΥΣΣΕΥΣ·} ὀρθῶς δ' Ὀδυσσεύς εἰμ' ἐπώνυμος κακῶν· / πολλοὶ γὰρ ὠδύσαντο δυσμενεῖς ἐμοί « je suis Odysseus, bien nommé d'après mes maux, car nombre de malheurs m'on fait souffrir (*ôdusanto*) »

Euripide *Troyennes* 990-1 τὰ μῶρα γὰρ πάντ' ἐστὶν Ἀφροδίτη βροτοῖς, / καὶ τοῦνομ' ὀρθῶς ἀφροσύνης ἄρχει θεᾶς. « Aphrodite, c'est toutes les folies des hommes, et le nom de la déesse commence à juste titre par "folie" (aphrosunè) », et *frag.* 781.12-13 Ἀπόλλων δ' ἐν βροτοῖς ὀρθῶς καλῆ, / ὅστις τὰ σιγῶντ' ὀνόματ' οἶδε δαιμόνων. « Apollon est bien nommé chez les mortels, lui qui sait les noms cachés des dieux » (jeux de mot sur le vers précédent .11 12 ὦ καλλιφεγγὲς Ἥλι', ὧς μ' ἀπώλεσας « Hélios au bel éclat, comme tu m'as ruiné (*apôlesas*) »

Ἀθηναίων, πρῶτον μὲν ὅτε καὶ Μέγαρα κατοίκησαν (οὗτος ὁ στόλος ἐπὶ Κόδρου βασιλεύοντος Ἀθηναίων ὀρθῶς ἂν καλεοίτο) « ils y étaient venus pour la guerre et deux fois pour le bien des Athéniens, d'abord quand ils avaient fondé une colonie à Mégare (cette expédition pourrait *orthôs* être appelée d'après Kodros, qui régnait sur les Athéniens) ». Difficile de savoir si c'est l'auteur lui-même qui propose ce nom, ou s'il reprend une expression déjà existante (celle d'un autre historien ?) ; l'usage du potentiel indique que cette appellation est moins bien attestée que celle du lac, mais aussi qu'elle est moins « évidente » : l'image en effet du lac-mère correspond à la réalité matérielle (le lac donne naissance au fleuve) alors que le nom de l'expédition pourrait se prendre dans une autre réalité matérielle (le nom du roi de Sparte, d'un général, d'un lieu particulier de l'expédition).

Ici apparaît l'ambiguïté de l'adverbe : adéquation entre le signifiant et le signifié, ou seule correction du signifiant, parmi d'autres signifiants possibles ? Hérodote se place sans doute dans le mouvement intellectuel, malheureusement mal attesté par les textes, des intellectuels ioniens et de la sophistique, qui insistent sur l'importance de la bonne dénomination, de l'*orthoépeia*<sup>5</sup>.

Le dernier exemple avec καλέω constitue une bonne transition avec le dernier groupe d'emplois que nous étudierons, ceux du raisonnement, car il est entre les deux : Hérodote, quand il décrit les peuples voisins des Scythes, établit une nette distinction entre les Boudins et les Gélons **Hist 4.109.7** οὐδὲν τὴν ἰδέην ὅμοιοι οὐδὲ τὸ χροῶμα. Ὑπὸ μὲντοι Ἑλλήνων καλέονται καὶ οἱ Βουδινοὶ Γελωνοί, οὐκ ὀρθῶς καλεόμενοι. « ils ne sont semblables ni par la langue, ni par la couleur de peau. Cependant les Boudins sont appelés Gélons par les Grecs, appelés pas *orthôs*. » ; il s'agit moins de la correction ou non d'un signifiant que d'une erreur de classement, les Grecs rangeant dans la même catégorie deux peuples différents<sup>6</sup>. Avec la négation, l'adverbe sert une intention polémique, marquant le désaccord de l'auteur avec une tradition antérieure, voire un historien précis (la *Périégèse* d'Hécatée ?). De fait, la plus grande partie des emplois de l'adverbe relève de contextes de « raisonnement critique ».

### 3) La correction du raisonnement

---

5 Cf. entre autres Anaxagoras Frag. 17.4-8 οὐκ ὀρθῶς νομίζουσιν οἱ Ἕλληνας· οὐδὲν γὰρ χρῆμα γίνεται οὐδὲ ἀπόλλυται, ἀλλ' ἀπὸ ἐόντων χρημάτων συμμίσγεται τε καὶ διακρίνεται. καὶ οὕτως ἂν ὀρθῶς καλοῖεν τό τε γίνεσθαι συμμίσγεσθαι καὶ τὸ ἀπόλλυσθαι διακρίνεσθαι.

6 Sachant que les traductions d'Hérodote sont en général très limitées (il ne parlait sans doute que le grec) et qu'il traduit surtout dans le but de classer (cf. Hartog 1980 [*la rhétorique de l'altérité*]), d'où l'emploi d'une même tournure pour la traduction et le catalogue.

Comme nous le disions plus haut, l'on accorde une grande importance aux raisonnements chez Hérodote, c'est-à-dire aux moments, hors du récit, où il commente soit ses sources, soit ce qui est généralement tenu pour vrai, pour le passer au crible d'une dialectique où les principaux critères de vérité sont le vraisemblable et le logique. On a souligné<sup>7</sup> la conformité de ces raisonnements avec les techniques hypothético-déductives dans les domaines médicaux et philosophiques, notamment sophistiques, ou éventuellement judiciaires<sup>8</sup> ; ces passages sont quantitativement réduits par rapport à l'ensemble des récits, mais ils sont d'autant plus importants que ce sont les seuls moments où l'on peut voir la méthode historique d'Hérodote, puisque, contrairement à Thucydide, l'auteur ionien se contente d'une introduction sommaire qui n'indique ni ses sources, ni la façon dont il les sélectionne.

Il déclare par ailleurs ne rien sélectionner λέγειν τὰ λεγόμενα VII 152.3 « dire ce qui est dit », mais il le fait en réalité. Il apparaît en effet que l'historien établit le « degré de vérité » de ses sources selon une graduation et une modalisation subtiles qui utilisent, entre autre, l'adverbe orthôs. Dans ces emplois, il est presque toujours associé à un verbe d'énonciation, et selon le degré de certitude, à un verbe comme δοκέω ou φαίνομαι « sembler », plus éventuellement une négation.

#### a. *Le plus sûr*

Commençons par examiner les critiques que l'on appellera « de premier degré », c'est-à-dire quand l'auteur est à peu près sûr de ce qu'il avance : l'on trouve alors un verbe de parole, sans modalisateur comme « il me semble » et sans négation. C'est la tournure employée notamment pour les sources « supérieures », qui présentent un haut degré d'autorité : ainsi avec Homère, pour expliquer le fait que les bœufs scythes n'ont pas de cornes **Hist 4.29.5** Ὀμήρου ἔπος ἐν Ὀδυσσηίῃ ἔχον ὧδε· καὶ Λιβύην, ὅθι τ' ἄρνες ἄφαρ κεραοὶ τελέθουσι· ὀρθῶς εἰρημένον, ἐν τοῖσι θερμοῖσι ταχὺ παραγίνεσθαι τὰ κέρεια· ἐν δὲ τοῖσι ἰσχυροῖσι ψύχεσι ἢ οὐ φύει κέρεια τὰ κτήνεα ἀρχὴν ἢ φύοντα φύει μόγις. « il y a ce vers d'Homère dans l'*Odyssée* : "et la Libye, où les agneaux sont aussitôt porteurs de cornes". Correctement dit, car dans les pays chauds, les cornes apparaissent vite, alors que dans les pays froids, il n'y a pas de cornes ou à peine ». Le même degré de certitude peut s'appliquer quand il s'agit d'une évidence sensible, mathématique, comme celle de la longueur d'une route, sur laquelle tout le monde pourra tomber d'accord pour peu que l'on mesure avec attention **Hist 5.54.3** ἡμέραι ἀπαρτὶ ἐνεήκοντα· οὕτω τῷ Μιλησίῳ Ἀρισταγόρῃ εἶπαντι πρὸς Κλεομένεα τὸν Λακεδαιμόνιον εἶναι τριῶν μηνῶν τὴν ἄνοδον τὴν παρὰ βασιλέα ὀρθῶς εἶρητο. « ainsi par Aristagoras de Milet, quand il avait dit à Cléomène de Lacédémone qu'il y avait une

7 Darbo Péchanski 1987 (127 sq), Thomas 2000 (230 sq), Raaflaub 2002.

8 Nagy 1982 et Cartledge-Greenwood 2002.

route de 3 mois jusque chez le roi, cela était dit *orthôs*. ».

La négation sans verbe modalisateur représente également le plus haut degré de certitude, pour la réfutation : Hérodote l'utilise pour contrer la version des Égyptiens sur l'origine de Cambyse (ces derniers en font un bâtard, alors qu'il n'aurait pas été roi s'il n'avait pas été légitime) **Hist 3.2.4** Λέγοντες δὲ ταῦτα οὐκ ὀρθῶς λέγουσι· οὐ μὲν οὐδὲ λέληθε αὐτοὺς (εἰ γὰρ τινες καὶ ἄλλοι, τὰ Περσέων νόμιμα [ὀρθῶς]<sup>9</sup> ἐπιστέαται καὶ Αἰγύπτιοι) ὅτι πρῶτα μὲν νόθον οὐ σφί νόμος ἐστὶ βασιλεῦσαι γνησίου παρεόντος, « Disant cela ils ne disent pas *orthôs* : il ne leur a pas échappé (car s'il en est qui connaissent [*orthôs*] les coutumes perses, ce sont les Égyptiens) que ce n'est pas la coutume chez eux qu'un bâtard soit roi alors qu'il existe un fils légitime ». La critique ne porte pas sur la vérité du fait (il est bien difficile d'être sûr d'événements lointains), mais sur l'illogisme des Égyptiens, dont la théorie est invraisemblable puisqu'elle contredit un usage perse qu'ils connaissent bien ; ce qui intéresse l'auteur n'est pas d'établir une vérité, mais de montrer une incohérence logique.

La deuxième occurrence est plus curieuse, puisque c'est une réfutation pour laquelle l'historien ne donne aucune justification : il liste les offrandes faites par Crésus au sanctuaire de Delphes **Hist 1.51.16** περιρραντήρια δύο ἀνέθηκε, χρύσεόν τε καὶ ἀργύρεον, τῶν τῷ χρυσεῷ ἐπιγέγραπται Λακεδαιμονίων φάμενον εἶναι ἀνάθημα, οὐκ ὀρθῶς λέγον· ἔστι γὰρ καὶ τοῦτο Κροίσου, ἐπέγραψε δὲ τῶν τις Δελφῶν Λακεδαιμονίοισι βουλόμενος χαρίζεσθαι, τοῦ ἐπιστάμενος τὸ οὔνομα οὐκ ἐπιμνήσομαι· « il consacra deux vases pour l'eau lustrale, un d'or et un d'argent ; une inscription est mise sur celui d'or, disant qu'il est des Lacédémoniens, ne disant pas *orthôs*, car il est de Crésus, et un Delphien l'a inscrite pour faire plaisir aux Lacédémoniens, et sachant son nom je ne le mentionnerai pas ». Ce passage est étrange à plusieurs titres : il n'y a ni preuve, ni raisonnement (l'on est ainsi contraint de traduire l'adverbe par « vrai »), et pourquoi ce mystère sur le Delphien ? Ce serait ici l'occasion d'utiliser l'adverbe ἄληθῶς « vraiment » qu'Hérodote utilise normalement quand il ne doute pas<sup>10</sup>. La seule explication au choix d'*orthôs* est le contexte de nomination : l'inscription sur le vase est en quelque sorte le « nom » du vase, sa définition, et cet emploi relèverait en quelque sorte du problème d'une « dénomination incorrecte », pour lequel on préférerait *orthos*.(cf. *supra* l'*orthoépéia*).

## **b. Moins sûr**

Il est rare que l'auteur soit aussi affirmatif et la plupart du temps, il modalise avec prudence ses déclarations. Ainsi l'emploi d'un verbe modalisateur (sans négation) exprime une croyance qui

---

9 Le deuxième adverbe n'est pas attesté dans les manuscrits ABC.

10 Cf. Darbo-Péchancki 1987 (165).



n'est pas certitude : quand il approuve les Grecs qui distinguent deux Héraclès **Hist 2.44.18** και δοκέουσι δέ μοι οὗτοι ὀρθότατα Ἑλλήνων ποιέειν, οἱ διζὰ Ἡράκλεια ἰδρυσάμενοι ἔκτηνται, καὶ τῶ μὲν ὡς ἀθανάτῳ, Ὀλυμπίῳ δὲ ἐπωνυμίην θύουσι, τῶ δὲ ἐτέρῳ ὡς ἥρωι ἐναγίζουσι. « et ceux-là parmi les Grecs me semblent faire de la façon la plus *orthôs*, qui ont établi deux Héracléion, et ils sacrifient à l'un comme immortel, l'appelant olympien, et à l'autre ils rendent les honneurs funèbres comme à un héros» ou quand il cite Pindare pour appuyer ses considérations sur la puissance de la coutume **Hist 3.38.20** Οὕτω μὲν νῦν ταῦτα νενόμισται, καὶ ὀρθῶς μοι δοκεῖ Πίνδαρος ποιῆσαι, "νόμον πάντων βασιλέα" φήσας εἶναι. « Tellement sont tenues pour coutumes ces choses, et il me semble que Pindare a dit *orthôs* "la coutume est reine de tout" ». L'on peut noter que, contrairement à Homère (cf. *supra*), Pindare a droit à son *δοκεῖ*, ce qui indiquerait qu'il est une autorité moins incontestable que le poète épique. Enfin, si la deuxième occurrence se trouve dans un contexte de parole, la première est quasiment la seule où l'on se prononce sur la pertinence d'un acte et non d'un propos, encore que l'acte en question soit la distinction entre deux appellations (ἐπωνυμίην) d'Héraclès, et relève en partie de la « dénomination correcte ».

Plus significatif, dans les trois autres cas où est attestée cette tournure, l'on s'interroge sur la correction des propos tenus, avec la particularité que cette interrogation n'est pas d'Hérodote, mais se trouve dans la bouche des personnages du récit : ainsi quand les Scythes tentent une alliance avec leurs voisins et reçoivent une réponse négative **Hist 4.119.10** Εἰ μὲν μὴ ὑμεῖς ἔατε οἱ πρότεροι ἀδικήσαντες Πέρσας καὶ ἄρξαντες πόλεμον, τούτων δεόμενοι τῶν νῦν δέεσθε λέγειν τε ἂν ἐφαίνεσθε ἡμῖν ὀρθά, καὶ ἡμεῖς ὑπακούσαντες τούτῳ ἂν ὑμῖν ἐπρήσομεν. Νῦν δὲ ὑμεῖς τε ἐς τὴν ἐκείνων ἐσβαλόντες γῆν ἄνευ ἡμέων ἐπεκρατέετε Περσέων « si vous n'aviez pas les premiers offensé les Perses et pris l'initiative de la guerre, vous auriez maintenant besoin de cela et il apparaîtrait que vous tenez des propos *ortha*, et nous vous suivrions. Mais en fait, vous avez envahi le territoire perse et avez exercé, sans nous, votre domination ». Il y a certes une variation dans l'expression (un neutre pluriel accusatif d'objet interne, proche pour le sens d'un adverbe de manière), mais le contexte argumentatif et logique est bien le même que dans les occurrences précédentes.

Ce n'est pas le cas dans les deux autres attestations, qui se trouvent dans la bouche du roi Darius : quand il donne son avis sur les déclarations de Mégabyze, lors du célèbre débat sur le meilleur régime politique **Hist 3.82.3 et 4** Τρίτος δὲ Δαρεῖος ἀπεδείκνυτο γνώμην, λέγων· "Ἐμοὶ δὲ τὰ μὲν εἶπε Μεγάβυζος ἐς τὸ πλῆθος ἔχοντα δοκεῖ ὀρθῶς λέξει, τὰ δὲ ἐς ὀλιγαρχίην οὐκ ὀρθῶς. « En troisième, Darius manifesta son avis en disant : Mégabyze me semble avoir parlé *orthôs* à propos de comment est la foule, mais pas *orthôs* au sujet de l'oligarchie. » et quand, suite à ses revers face aux Scythes, il reconnaît la vérité de l'interprétation d'un de ses conseillers sur les présents du roi ennemi **Hist 4.134.10** "Οὗτοι ὦνδρες ἡμέων πολλὸν καταφρονέουσι, καὶ μοι νῦν

φαίνεται Γωβρύης εἶπαι περὶ τῶν Σκυθικῶν δώρων ὀρθῶς. « Ces hommes nous méprisent beaucoup, et il m'apparaît maintenant que Gobryès parlait correctement au sujet des présents scythes. ». Darius exprime ici un jugement que, contrairement à Hérodote, il ne justifie pas par une argumentation, mais qu'il assène, surtout dans la première occurrence, comme une vérité<sup>11</sup>. L'on peut se demander si cette expression n'était pas à l'époque devenue un « idiotisme », selon un glissement que l'on voit à l'oeuvre dans la tragédie d'Eschyle *Les Euménides* du sens de « correct/exact » au sens de « vrai »<sup>12</sup>. Faut-il voir, dans l'emploi de cette tournure par un roi qui, en général, accumule les erreurs, une critique de la rhétorique sophistique qui se développe à l'époque d'Hérodote, et abusait du « flou sémantique » de l'adverbe ? Les textes, hélas, nous manquent.

### c. *Carrément douteux*

Hérodote utilise la tournure dans ses commentaires, mais uniquement sous forme négative, et en l'accompagnant toujours d'une argumentation qui lui donne une toute autre portée que dans la bouche de Darius : ainsi à propos des soldats révoltés contre le tyran Polycrate **Hist 3.45.11** Εἰσὶ δὲ οἱ λέγουσι τοὺς ἀπ' Αἰγύπτου νικῆσαι Πολυκράτεια, λέγοντες ἐμοὶ δοκέειν οὐκ ὀρθῶς· οὐ+δὲν γὰρ ἔδεέ σφεας Λακεδαιμονίους ἐπικαλέεσθαι, εἴ περ αὐτοὶ ἦσαν ἱκανοὶ Πολυκράτεια παραστήσασθαι. « Certains disent que les hommes revenus d'Égypte ont vaincu Polycrate, mais il ne me semble pas qu'ils parlent *orthôs* : ils n'avaient pas besoin d'appeler au secours les Lacédémoniens, s'ils étaient vainqueurs de Polycrate » ; l'explication qui suit montre que la négation ici est, contrairement à l'analyse de certains et notamment R. Thomas<sup>13</sup>, non un renforcement de l'argumentation, mais au contraire une prudente tournure qui permet à l'auteur, à l'aide du système hypothétique irréel qui suit, de marquer l'incorrection du fait, sa non-conformité à la logique, et donc, sans totalement la rejeter, de la rendre moins probable. Il est plus catégorique à propos de la pyramide de Mykérinos **Hist 2.134.5** Τὴν δὴ μετεξέτεροί φασι Ἑλλήνων Ῥοδώπιος ἐταίρης γυναικὸς εἶναι, οὐκ ὀρθῶς λέγοντες. Οὐδὲ ὦν οὐδὲ εἰδότες μοι φαίνονται λέγειν οὗτοι ἦτις ἦν ἡ Ῥοδῶπις (οὐ γὰρ ἄν οἱ πυραμίδα ἀνέθεσαν ποιήσασθαι τοιαύτην, « Certains Grecs disent qu'elle est de Rodopis une courtisane, ne disant pas *orthôs*. Ceux-ci me semblent parler sans savoir qui était Rodopis (ils n'auraient en effet pas supposé qu'elle ait fait une pyramide) »<sup>14</sup> ; le même

11 Pour la deuxième, le roi perse reconnaît une erreur d'interprétation, mais il s'agit encore d'un jugement sur les propos d'autrui.

12 Cf. note 3.

13 Thomas 2000 (233-4)

14 Hérodote précise qu'une courtisane n'aurait pas pu bâtir un monument aussi onéreux et qu'elle a vécu bien après, comme le montre l'offrande qu'elle fit à Delphes.

raisonnement hypothétique montre le travail de l'historien : donner ses sources, mais aussi, parfois, écarter celles qui lui semblent visiblement erronées en exposant, par son raisonnement, leur illogisme et donc leur invraisemblance.

Cette notion d'un discours, et surtout d'un raisonnement, pas forcément vrais, car la vérité n'est que chez les dieux, mais au moins corrects et vraisemblables, se trouve avec d'autres tournures, que l'on peut toutes interpréter comme les variantes d'un ὀρθῶς δοκέειν par trop sophistique : quand Hérodote admet la logique des Athéniens qui préfèrent ne pas avoir la direction de l'armée alliée plutôt que de semer une discorde qui signifierait la défaite **Hist 8.3.6** εἶκον οἱ Ἀθηναῖοι, μέγα τε ποιεύμενοι περιεῖναι τὴν Ἑλλάδα καὶ γνόντες, εἰ στασιάσουσι περὶ τῆς ἡγεμονίης, ὡς ἀπολέεται ἡ Ἑλλάς, ὀρθὰ νοεῦντες· στάσις γὰρ ἔμφυλος πολέμου ὁμοφρονέοντος τοσοῦτω κάκιόν ἐστι ὅσῳ πόλεμος εἰρήνης· « les Athéniens avaient cédé, faisant grand cas du sauvetage de la Grèce et pensant que, s'ils se querellaient au sujet du commandement, la Grèce serait perdue, déduisant des choses *ortha* : en effet la discorde interne est pire qu'une guerre faite en commun, autant que la guerre est pire que la paix » ; l'on pourrait avoir ici la même tournure que dans les précédentes occurrences, mais l'auteur préfère une expression proche, sans être parfaitement équivalente, avec un verbe de pensée et surtout un neutre pluriel. Plus curieuse est la variation que fait Darius, quand il moque, face aux ambassadeurs, les prétentions grecques à la victoire **Hist 7.103.10** Εἰ γὰρ κείνων ἕκαστος δέκα ἀνδρῶν τῆς στρατιῆς τῆς ἐμῆς ἀντάξιός ἐστι, σὲ δέ γε δίζημαι εἴκοσι εἶναι ἀντάξιον· καὶ οὕτω μὲν ὀρθοῖτ' ἂν ὁ λόγος ὁ παρὰ σέο εἰρημένος. « si chacun tient tête à dix hommes de mon armée, je désire que tu tiennes tête à vingt ; et ainsi le discours que tu viens de faire **tiendrait debout**. » ; Darius emploie ici le verbe dans le contexte attendu (un raisonnement très correct sur les probabilités, dans un système hypothétique) mais l'on sait qu'il sera démenti par les faits, et cela explique peut-être l'emploi tout à fait anormal, au lieu de l'adverbe, du verbe, qui normalement se cantonne au sens spatial et ne signifie au figuré que « réussir, bien faire »<sup>15</sup>.

Ces deux dernières occurrences sont d'ailleurs presque les seules des livres VI à IX. Il semble caractéristique qu'*orthos* est absent quand il s'agit de faits à peu près connus de tous<sup>16</sup>, et cela tend à prouver que cette famille ne sert à l'historien que pour la reconstruction du passé lointain, par un raisonnement subtil et nuancé qui manie le vraisemblable et surtout la logique. Cette importance de la logique permet d'interpréter l'utilisation de l'adverbe quand Crésus se plaint d'avoir été trompé par l'oracle de Delphes. Le roi a demandé s'il devait faire la guerre aux Perses et la réponse a été que cette guerre entraînerait la chute d'un grand empire ; il s'engage alors aux côtés

---

15 Eschyle *Euménides* 751, Sophocle, *Antigone* 163 et 1158, *OR* 46 et 51, *OC* 394-5, Euripide frag. 239, frag. 262, 3, *Alceste* 1138-9, *Suppliantes* 1081.

16 On a souligné la différence entre l'Hérodote des guerres médiques et celui des précédents livres, cf. Hartog 1980 (introduction), Dewald 2002.

des Lacédémoniens. Après une désastreuse expédition en Cappadoce, il consulte à nouveau l'oracle pythique en demandant si c'est son habitude de l'oracle de tromper ainsi les gens et obtient cette réponse : **Hist 1.91.14** Κατὰ δὲ τὸ μαντήιον τὸ γεγόμενον οὐκ ὀρθῶς Κροῖσος μέμφεται. Προηγόρευε γάρ οἱ Λοξίης, ἦν στρατεύηται ἐπὶ Πέρσας, μεγάλην ἀρχὴν αὐτὸν καταλύσειν. « Au sujet de l'oracle rendu, Crésus se plaint pas *orthôs*. Loxias lui a prédit que s'il entrait en guerre, il détruirait un grand empire » (et Crésus n'a pas compris que l'empire en question était le sien). En se plaignant d'un oracle qu'il a mal interprété, mais qui s'est bien réalisé, Crésus fait preuve d'illogisme, quand il rejette sur autrui une faute qui est la sienne.

#### d. *Un cas particulier : le Nil*

Il est un cas où Hérodote se départit de ces prudentes modalisations, signe que le sujet est sans doute pour lui le plus polémique et le plus sensible : la question de la géographie de l'Égypte et notamment des crues du Nil. Le livre II présente ainsi trois occurrences de l'adverbe et une de l'adjectif en seulement trois paragraphes, lorsque l'historien donne sa vision du monde : il est très probable qu'il s'oppose ici à au moins une, voire plusieurs théories contraires, qui devaient être généralement acceptées, raison pour laquelle il se montre si catégorique dans sa réfutation. Ainsi à propos des crues du Nil, avant la discussion elle-même, il rapporte un commentaire égyptien sur le fait que l'eau en Grèce est surtout de pluie **Hist 2.14.1** οὐ γὰρ δὴ σφί ἔστι ὕδατος οὐδεμία ἄλλη ἀποστροφὴ ὅτι μὴ ἐκ τοῦ Διὸς μόνον. Καὶ ταῦτα μὲν ἐς Ἑλληνας Αἰγυπτιοῖσι ὀρθῶς ἔχοντα εἴρηται. « il n'y a en effet pour eux de source d'eau si ce n'est seulement celle du ciel. Et cela est dit par les Égyptiens sur les Grecs étant *orthôs*. » ; ce commentaire a visiblement pour but de prouver la qualité de l'opinion égyptienne et donc de préparer à la vérité des affirmations suivantes, que l'auteur déclare tenir des Égyptiens.

Le principal point de contestation est celui des frontières, où il rejette l'opinion ionienne que l'Égypte se réduit au delta du Nil et n'est qu'une partie de la Lybie, **Hist 2.16.1 et 3** Εἰ ὧν ἡμεῖς ὀρθῶς περὶ αὐτῶν γινώσκομεν, Ἴωνες οὐκ εὖ φρονέουσι περὶ Αἰγύπτου. Εἰ δὲ ὀρθή ἐστι ἡ γνώμη τῶν Ἴόνων, Ἑλληνάς τε καὶ αὐτοὺς Ἴωνας ἀποδείκνυμι οὐκ ἐπισταμένους λογίζεσθαι, οἳ φασὶ τρία μέρη εἶναι γῆν πᾶσαν « Si donc nous jugeons *orthôs* de ces choses, les Ioniens n'ont pas raison au sujet de l'Égypte. Mais si l'opinion des Ioniens est *ortha*, je montre que les Grecs et les Ioniens eux-mêmes ne savent pas compter, quand ils disent que toute la terre est en trois parties, (Europe, Asie et Lybie) ». Si l'on suit bien son raisonnement, assez complexe, l'Égypte se prolonge le long du Nil, et les Ioniens qui ne prennent en compte que le delta sont illogiques, puisque cela ferait un monde partagé non en trois mais en quatre. Il achève en disant que l'Égypte comprend tout le pays où habitent les Égyptiens, avec un raisonnement par analogie **Hist 2.17.5** κατὰ περ Κιλικίην τὴν ὑπὸ

Κιλίκων καὶ Ἀσσυρίην τὴν ὑπὸ Ἀσσυρίων, οὕρισμα δὲ Ἀσίη καὶ Λιβύη οἶδαμεν οὐδὲν ἐὼν ὀρθῶ λόγῳ εἰ μὴ τοὺς Αἰγυπτίων οὔρους. « comme la Cilicie pour les Ciliciens et l'Assyrie pour les Assyriens ; nous ne savons aucune frontière entre l'Asie et la Libye, d'après un raisonnement *orthos*, sinon les frontières de l'Égypte. »<sup>17</sup>. L'historien se place toujours dans le domaine du logique et de la correction du raisonnement, mais avec un ton beaucoup plus affirmé et polémique ; en conséquence l'adverbe « glisse » vers une valeur de vérité (c'est ainsi qu'il est en général traduit) qu'il n'avait pas ailleurs, d'autant que les verbes de parole sont remplacés par des verbes de connaissance comme γινώσκω « je connais » et même οἶδα « je sais ». Pour ce dernier verbe, ce cas est unique, car c'est normalement *atrekeôs* qui lui est associé, ainsi qu'aux verbe de connaissance comme γινώσκω ou ἐπίσταμαι<sup>18</sup>. *Orthôs* devient ici conviction de détenir la vérité, au rebours de ses emplois habituels plus nuancés : comme beaucoup de commentateurs l'ont souligné, le livre II est le livre où le ton est en général le plus affirmatif, alors que c'est celui où l'on trouve aussi le plus de sottises.

## **Conclusion**

L'on voit donc que l'adverbe notamment, et très occasionnellement l'adjectif et le verbe, ne portent pas en général l'affirmation d'une vérité, mais une valeur de correction, de conformité à une norme, et dans le contexte du raisonnement, de la correction logique et de la vraisemblance ; dans ces passages, l'auteur ne propose pas, ne cherche même pas à proposer une vérité incontestable, mais seulement une vérité discutable, et qui demande à être discutée ; l'adverbe a clairement, notamment avec les négations, une valeur polémique qui n'est pas la conviction d'avoir raison contre les autres, mais un appel, avant Platon, à la dialectique comme moyen d'approcher au plus près la vérité.

Cette prudence, que l'auteur n'oublie que rarement (sauf dans le cas de l'Égypte, qui semble lui tenir plus à coeur), ces subtiles nuances dans les raisonnements et l'établissement du degré de probabilité, à partir de toutes les données, font d'Hérodote sinon le premier véritable historien, en tout cas le premier véritable chercheur ; elle est en même temps la condition d'une parfaite liberté, qui autorise à tout rapporter, puisque l'on n'affirme rien, et cette abondance de faits et de récits, cette ouverture à d'autres mondes, à la réflexion et à la discussion, reste la première qualité qui a sans doute fait le succès, qui dure encore maintenant, des *Enquêtes*.

---

17 L'emploi de l'adjectif, attribut de γνώμη, et épithète de λόγος, à la place de l'adverbe, doit se comprendre comme une variation stylistique rendue nécessaire par la présence de l'adverbe plus haut. C'est une exception chez Hérodote, où l'adjectif est presque toujours utilisé dans son sens spatial.

18 Cf. Thomas 2000 (228-30) et Darbo-Péchaniski 1987.

Sandrine Coin-Longeray

HiSoMa (UMR 5189)

Université de Lyon

42023 Saint-Étienne

## Bibliographie sélective

BAKKER E. J. (2002), « The Making of History: Herodotus' *Historiēs* Apodexis », in *Brill's Companion to Herodotus* (E. J. Bakker, I. J. F. de Jong, H. van Wees ed.), Londres – Leiden, p. 3-32.

CARTLEDGE P. & GREENWOOD E. (2002), « Herodotus as a Critic: Truth, Fiction, Polarity. », in *Brill's Companion to Herodotus* (E. J. Bakker, I. J. F. de Jong, H. van Wees ed.), Londres – Leiden, p. 351-72.

COIN-LONGERAY S. (2007), « Orthos dans la poésie épique et archaïque grecque », *Syntaktika* 33, p.1-28.

DARBO-PÉCHANSKI C. (1987), *Le discours du particulier. Essai sur l'enquête hérodotéenne*, préf. de Veyne Paul. Paris.

DEWALD C. (2002), « 'I didn't give my own genealogy : Herodotus and the authorial persona », in *Brill's Companion to Herodotus* (E. J. Bakker, I. J. F. de Jong, H. van Wees ed.), Londres – Leiden, p. 267-290.

HARTOG F. (1980), *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris.

HOW W. W. & WELLS J. (1989), *A Commentary on Herodotus*, Oxford UP [1912].

LATEINER D. (1989), *The Historical Method of Herodotus*. Toronto.

LUTHER W. (1935), *Warheit und Lüge im ältesten Griechentum*. Leipzig.

MACAULAY G. D. & LATEINER D. (2004), *The Histories / Herodotus*, with introduction and notes by D. lateiner, transl. By G. Campbell Macaulay, rev. Throughout by D. Lateiner, New York, Oxford UP.

NAGY G. (1982), *Pindar's Homer*, Baltimore.

RAAFLAUB K. A. (2002), « Philosophy, Science, Politics: Herodotus and the Intellectual Trends of his Time », in *Brill's Companion to Herodotus* (E. J. Bakker, I. J. F. de Jong, H. van Wees ed.), Londres – Leiden, p. 149-186.

THOMAS R. (2000), *Herodotus in Context – Ethnography, Science and the Art of Persuasion*, Cambridge UP.